

LA CONFRÉRIÉ DES ÂNES

TranshumanIA

INTELLIGENCE, CONSCIENCE, ÉVOLUTION

Et si le progrès
n'était pas une destination,
mais une façon
de rester humain.



ERIC FIORE

Eric Fiore

La Confrérie des ânes

TranshumanIA

© Eric Fiore, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1338-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Où vont les larmes quand elles sèchent ?

À mon père

À Jo

À Antho

À ma mère

AVANT PROPOS

À l'inaccessible Edelweiss,

On ne peut changer le monde avec des vers,
Encore moins avec le cynisme des Hommes,
Mais si on pouvait le porter avec un cœur pur et prodigieux,
Comme on adoube la victoire avec une fleur,
Alors mon pays serait aussi triomphant que la poésie.

MON PAYS AUX AVEUX

En octobre 2038, Ana entamait sa troisième année de captivité à Tihar, en Inde – cette citadelle carcérale que l’on désignait, avec la honte des grandes machines administratives, comme la plus vaste prison d’Asie. Trois années à respirer l’air rance d’un lieu conçu non pour garder des êtres humains, mais pour les user à petit feu, jusqu’à ce qu’il ne leur reste plus qu’une obéissance fatiguée, presque minérale.

À force d’endurer l’enfermement, Ana n’était plus tout à fait une femme. Elle était devenue une présence amaigrie, un reste, une silhouette réduite à l’ossature du courage. Son expérience en médecine et en protection de l’enfance l’avait menée à l’unité psychiatrique, où elle veillait sur des orphelins brisés par le viol – comme si la prison, dans sa logique bureaucratique et raffinée, pouvait recycler la douleur des uns au service des autres. On l’employait aussi, selon les besoins du pénitencier, à pratiquer des avortements tardifs, presque toujours dans des conditions qui eussent fait reculer jusqu’aux démons les moins scrupuleux. Avant sa chute, elle avait exercé en France comme infirmière. Déjà, à cette époque, elle apportait clandestinement son aide à des femmes en détresse, dans une société où le patriarcat, ce vieux souverain de velours et de plomb, régnait encore avec une placidité d’ordre quasi institutionnel.

Ce mercredi-là pourtant, une fissure s’ouvrit dans l’interminable monotonie de ses jours. Un livre qu’avait écrit son époux lui parvint par un moyen presque invraisemblable, glissé à travers les barreaux de la lucarne de sa cellule comme une menace ou comme une relique. Lorsqu’elle l’ouvrit, elle reconnut aussitôt son écriture. L’homme qui avait ravagé son existence avait donc pris la peine d’en fixer la chronique, comme si l’encre pouvait encore absoudre ce que la vie avait condamné sans recours.

Ana avait depuis longtemps décidé de l’effacer. Elle avait voulu ensevelir cette histoire avec lui, sans prière funèbre ni possibilité de retour. Il lui avait infligé une blessure trop profonde pour qu’un pardon, même tardif, osât encore se présenter. Après le drame, elle n’avait jamais cherché à savoir ce qu’était devenu Luca. Pour elle, il était mort le jour même où leur monde avait basculé – mort, donc classé, relégué parmi ces dossiers que la vérité embarrasse.

Elle jeta le manuscrit sans le lire.

Pourtant, la nuit suivante, son sommeil fut traversé d'agitations sourdes. Le livre demeurait en elle comme une présence opiniâtre, une bête tapie dans l'ombre de sa mémoire. Que pouvait-il encore vouloir ? Avouer enfin ? Se draper dans ses justifications ? Ou, plus perfidement encore, reprendre sur elle cette emprise dont il avait fait sa vocation ?

Le lendemain matin, après le café, elle récupéra le volume parmi d'autres papiers froissés, vestiges d'une geôle qui transformait tout en débris utiles. La couverture était à demi brûlée, comme si l'objet avait traversé quelque incendie symbolique avant d'atteindre ses mains. Elle l'ouvrit avec précaution et se mit à lire.

D'abord, ce ne fut qu'une curiosité méfiante. Puis certaines pages la retinrent. Elle relut des passages, s'arrêta sur des phrases, sentit le passé remonter en elle avec la lenteur terrible des marées. Le texte ne se contentait pas de raconter : il rouvrait. Il grattait la cicatrice, et sous la croûte du silence, la plaie recommençait à parler.

*

Avant-propos du manifeste de Luca

« Mon sauvetage, vécu comme une seconde naissance, m'incita à reprendre aussitôt la plume. Je complétais ce recueil – né durant les huit jours de ma captivité – par le récit de notre descente aux enfers. Avant l'ultime sacrifice, je devais achever ce manifeste où émergeaient des valeurs révélées au cœur de l'épreuve. Un témoignage pour mes frères de lutte, et pour l'humanité rêvée dont je pressentais l'aurore.

Les chroniques :

Le matin du drame – samedi 21 décembre 2035

Le sol se déroba sous mes pieds au moment où j'engageais ma voiture dans le parking souterrain de l'hôtel, au quatrième sous-sol.

Le volant vibra entre mes mains. Les phares balayèrent les murs de béton, puis le plafond se mit à trembler. Une pluie de poussière s'abattit sur le pare-brise. Je voulus freiner, mais la voiture plongeait déjà.

Un vertige fulgurant me traversa.

Puis vint le choc.

Un grondement sourd, profond, presque vivant. La voiture fut soulevée, projetée sur le côté, avant de retomber dans une masse visqueuse. Les airbags explosèrent devant moi. Pendant quelques secondes, je n'entendis plus rien, sinon le sifflement aigu qui naissait dans mes oreilles.

Je touchai mon visage.

Du sang coulait de mon front, mais mes doigts bougeaient. Mes jambes répondaient. Ma poitrine se soulevait.

J'étais vivant.

Autour de l'habitable, le parking avait disparu. Là où se trouvaient les places de stationnement, il n'y avait plus qu'un chaos de boue, de pierres et de poutres métalliques. L'eau s'infiltrait par les fissures du plafond et ruisselait sur les vitres.

Un raz-de-marée venu des profondeurs avait englouti l'hôtel.

Je tentai d'ouvrir la portière. Elle résista. Je recommençai, plus violemment. Une douleur me traversa l'épaule.

— Du calme, murmurai-je. Du calme.

Ma voix me parut étrangère.

Depuis sept ans, des centaines d'hommes s'étaient levés lorsque je parlais. Dans la Haute Loge, personne ne m'interrompait. Un regard suffisait à faire taire une salle entière.

Je fermai les yeux.

Je revis le grand amphithéâtre de la *Confrérie des Ânes*. Les murs noirs, les écrans suspendus, les symboles gravés dans le métal. Au centre, sous une lumière blanche, les cinq devoirs capitaux apparaissaient chaque année sur un immense panneau.

Le secrétaire général les lisait à haute voix.

— Entretenir l'hypocrisie et les croyances qui maintiennent une civilisation décadente.

Les membres de la Haute Loge inclinaient la tête.

— Soutenir les idéologies qui encouragent la surpopulation.

Un murmure d'approbation parcourait les gradins.

— Répandre le désordre moral et éducatif.

Cette fois, certains souriaient.

— Favoriser la compétition, le consumérisme, l'intelligence artificielle, les conflits et la désinformation.

Sur les écrans, des visages défilaient : électeurs en colère, enfants absorbés par leurs téléphones, foules agitant des drapeaux, experts s'invectivant dans des studios de télévision.

Puis venait le dernier devoir :

— Réserver à la Haute Loge la puissance des médias et la spiritualité dans le Grand Art.

À ce moment-là, tous se tournaient vers moi.

Je levais la main.

La salle applaudissait.

Dans ma voiture ensevelie, je ne ressentais plus aucune fierté. Seulement une fatigue immense, comme si les applaudissements s'étaient changés en pierres et qu'ils m'étaient maintenant tombés dessus.

L'eau monta jusqu'au bas de la portière.

Je déverrouillai mon téléphone. L'écran s'alluma, parcouru de lignes rouges.

Réseau indisponible.

Je ris.

Pendant des années, notre système avait prédit les comportements humains avec une précision presque parfaite. Nos algorithmes savaient qui haïrait qui, qui achèterait quoi, qui renoncerait à penser. Nous appelions cela de la stratégie.

Un jour, j'avais demandé à la directrice scientifique :

— Quelle est la véritable matière première de notre intelligence artificielle ?

Elle avait hésité.

— Les données, monsieur.

— Non.

Elle avait baissé les yeux.

— Alors quoi ?

Je lui avais montré la ville, derrière les vitres de la tour.

Les foules qui couraient. Les écrans publicitaires. Les files d'attente. Les manifestations. Les enfants silencieux dans les transports.

— La médiocrité, avais-je répondu. Elle est partout. Elle se renouvelle sans cesse. Et elle ne coûte rien.

Elle n'avait pas souri.

Je me souvenais de ce moment avec une netteté insupportable.

L'eau atteignit mes chaussures.

Je tirai sur la poignée de la portière jusqu'à m'en faire mal aux doigts. Rien. La pression extérieure la maintenait fermée. Je n'osais me risquer à descendre la vitre.

Soudain, une autre image s'imposa à moi.

Le bloc opératoire.

La lumière froide au-dessus de la table. Les bras mécaniques suspendus dans l'air. Derrière une paroi vitrée, le chirurgien était assis devant une console. Ses doigts bougeaient à peine. À chaque geste, les instruments du robot s'enfonçaient dans mon corps. L'homme n'était qu'un intermédiaire entre la

machine et ma chair.

Plus tard, lorsque le médecin m'annonça que la tumeur était avancée, je n'avais pas pensé à la mort. J'avais pensé à mon corps.

À ce qu'il ne pourrait plus faire.

À ce qu'il ne me rendrait plus.

Ma virilité avait été pour moi une preuve de puissance. Je l'avais exhibée comme une médaille invisible, dans les chambres d'hôtel, dans les conseils d'administration, dans les cérémonies de la Confrérie. Je croyais que le désir me maintenait du côté des vivants.

Puis la maladie avait tout réduit au silence.

Dans la voiture, je posai les deux mains sur mon ventre.

L'eau montait encore.

Je ne savais plus si je cherchais à me sauver ou à gagner du temps.

Une poutre s'abattit au-dessus de moi. Le toit se déforma dans un craquement terrible. Je me recroquevillai sur le siège passager. Des morceaux de verre tombèrent à mes pieds.

Alors, pour la première fois depuis des années, je priai.

Pas devant une assemblée. Pas sous les symboles de la Haute Loge. Pas pour obtenir une faveur ou préserver un empire.

Je priai simplement pour que l'eau n'atteigne pas l'habitable.

Et parce que je sentais déjà mes forces disparaître, je cherchai quelque chose à quoi me raccrocher.

Dans la boîte à gants, je trouvai un bloc-notes.

La couverture était humide. Plusieurs pages étaient collées entre elles. Je le posai sur mes genoux et pris un stylo.

Ma main tremblait.

Je restai longtemps sans écrire, puis une phrase apparut sous ma plume :

« Si quelqu'un retrouve ces pages, qu'il sache que je n'ai pas toujours été celui que les autres voyaient. »

Je m'arrêtai.

Autour de moi, le monde continuait de s'effondrer.

Alors j'écrivis.

« Descends de cette lignée dégradante, pauvre idiot !

Le village rigole de tes scabreux exploits,

Comme de cette planète semblable à un mercantile patio,

Qui te nargue sur la route de la soie.